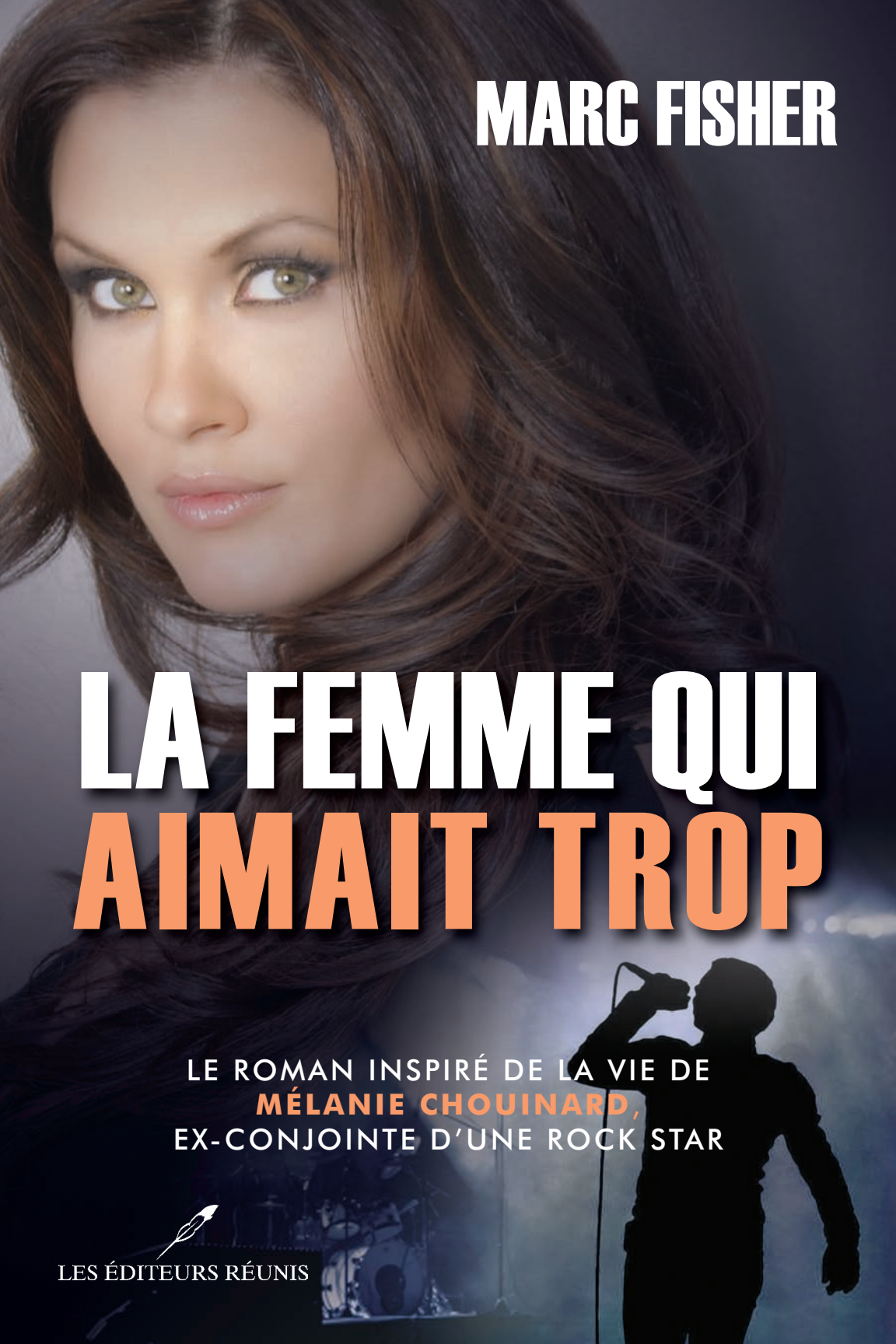




MARC FISHER

LA FEMME QUI AIMAIT TROP

LE ROMAN INSPIRÉ DE LA VIE DE
MÉLANIE CHOUINARD,
EX-CONJOINTE D'UNE ROCK STAR



LES ÉDITEURS RÉUNIS

LA FEMME QUI AIMAIT TROP

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Fisher, Marc, 1953-
La femme qui aimait trop
ISBN 978-2-89585-686-3

1. Chouinard, Mélanie, 1979- - Romans, nouvelles, etc.

I. Titre.

PS8581.O24F44 2015 C843'.54 C2015-941401-6
PS9581.O24F44 2015

© 2015 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Imprimeur de couverture : Les Portraits Rembrandt Ltée

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada
Funded by the Government of Canada



Édition :

LES ÉDITEURS RÉUNIS
www.lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :

PROLOGUE

www.prologue.ca

Distribution en Europe :

DNM

www.librairieduquebec.fr



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2015

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

MARC FISHER

LA FEMME QUI AIMAIT TROP

LE ROMAN INSPIRÉ DE LA VIE DE
MÉLANIE CHOUINARD,
EX-CONJOINTE D'UNE ROCK STAR



LES ÉDITEURS RÉUNIS

Note au lecteur

Ce livre est un roman inspiré de ma vie.

Même si j'y ai préservé l'essence de mon histoire, de mes tourments et de mes enchantements, j'ai aussi pris des libertés, parfois assez grandes.

Les péripéties, les personnages, les lieux ont été romancés, et j'ai même préféré laisser vague la période où cette tranche importante de ma vie a eu lieu.

En revanche, plusieurs épisodes de cette tragédie amoureuse sont cruellement véridiques.

Au lecteur de faire la part des choses et d'en tirer des leçons pour sa vie !

MÉLANIE CHOUINARD

1

Je m'appelle Erica D., et je partage la vie glorieuse de Billy Spade, rock star de son état.

Je suis, je le confesse, une femme qui aime trop.

Et qui, par conséquent, choisit pas toujours le bon numéro, à la seule loterie qui, pour moi, a un sens : celle de l'amour.

Est-ce un si grand crime ?

Une faiblesse de caractère trop condamnable ?

Que la femme qui a jamais trop aimé me jette la première pierre !

Je suis déjà lapidée : une pierre de plus, une pierre de moins...

J'écris cette histoire pour savoir si je dois partir ou rester, si je m'arrête ou je continue : Stop ou encore ? comme dans la chanson du même nom, de Plastic Bertrand.

J'ai changé d'école dix fois en dix ans, étant donné que mon père, ou plutôt mon beau-père (parce que celui qui m'a donné la vie en est sorti alors que j'avais seulement deux ans) se faisait congédier à tout bout de champ, et la famille devait suivre et déménager.

Pas facile d'arriver première quand tu es toujours la dernière arrivée dans la classe au beau milieu de l'année !

En conséquence de quoi, j'écris pas ce livre avec de l'encre bien savante, mais plutôt avec mes larmes.

Et aussi avec le sang qui me reste, et que pompe de plus en plus difficilement un cœur de plus en plus mal en point.

Mon médecin m'a expliqué, après m'avoir auscultée et fait passer 14 000 tests, que c'était de la tachycardie avec insuffisance mitrale, ou un truc comme ça.

Moi, la biologie !

Je peux juste dire que ça fait mal.

N'empêche, il a un point.

Et moi, j'en ai plusieurs. Points. Au cœur.

Des fois, je me dis qu'il va arrêter de battre par épuisement. Des stocks de bons sentiments. Parce qu'il a trop battu. Pour la même cause perdue d'avance. Trop fait de livraisons inutiles à l'homme que j'aime : elles ont la plupart du temps été retournées avec la mention « adresse inconnue ». Et, pourtant, nous vivons ensemble, sous le même toit.

Alors la question se pose. En tout cas, je me la pose : Billy Spade, que tout le monde croit connaître sans le connaître vraiment, suis-je la femme de sa vie ?

That is the question! comme dirait Macbeth.

La question que se posent presque toutes les femmes qui aiment trop. Qui aiment trop des hommes qui les aiment pas ou les aiment pas assez, ou les aiment mal.

La question que se posent toutes les femmes comme moi, car l'homme de leur vie leur a pas posé *la* question : « Tu veux passer le reste de ta vie avec moi ? Tu veux m'épouser, quoi ? »

Je sais, je sonne démodée, mais je peux pas faire semblant d'être quelqu'un d'autre que moi.

J'ai dû lire trop de romans Harlequin.

Ou vu trop de films hollywoodiens.

Et, là, envahie par le doute, il faut que je prenne une décision : comme ce serait plus facile s'il y avait pas d'enfants dans l'équation !

Vue de l'extérieur, ma vie est un conte de fées : tu peux même la lire dans les journaux à potins.

Et des centaines, que dis-je, des milliers de femmes seraient prêtes à prendre ma place demain matin.

Elles changeraient peut-être d'idée le surlendemain si elles pouvaient voir l'envers du décor.

Je sais, on chuchote autour de moi, les couteaux volent bas, il y a un embargo de gentillesse, comme à Cuba, pour les cigares et tout le reste : de quoi se plaint-elle, elle vit comme une princesse, au bras du célèbre Billy Spade ?

Sa vie est un jardin de roses, ses fesses sont glorieusement transportées sur le cuir fin d'une Mercedes 650, si c'est pas celui d'une limousine, ses escarpins foulent les tapis rouges, ses bijoux scintillent sous les flashes incessants des photographes, illuminant des robes de soirée de grands couturiers. Elle mange seulement dans les grands restaurants, gérés par des chefs laurés dans le guide Michelin, elle voyage en première, descend dans des palaces : oui, toutes prendraient sa place !

Surtout que, et il faut pas l'oublier, avant de le rencontrer, elle était quoi, la capricieuse névrosée qui se permet de s'exprimer ?

Cette question-là, il me l'a tant répétée, Billy, et il me fournissait aussi la réponse, en gentleman qu'il a toujours été : tu étais rien !

Fucking rien !

Une *nobody* !

Fucking nobody !

Une ratée !

Fucking ratée !

Une ratée sans vrai métier, sans carrière, sans le sou. Et monoparentale de surcroît, pas la joie, quoi ! Il oubliait commodément de mentionner, parce que ça l'arrangeait, surtout auprès de sa tyrannique mère, de son frère sur le somnifère qu'on appelle aussi le pot, et de ses amis et de son agent et de son avocate, il oubliait commodément de mentionner, pour me faire passer pour une traînée qui aurait trouvé le jackpot qui était surtout un *crack pot*, que j'étais à une session de terminer mon cours d'infirmière et qu'en plus je travaillais comme cobaye occasionnel pour des compagnies pharmaceutiques, comme mannequin, comme barmaid.

Avec lui, les coups de poing dans la face, de *crowbar* dans les jambes, de poignard dans le dos, étaient des simples mots, comme ceux que je viens de révéler. Il te tue à coups d'insultes, d'humiliations grandes et petites, de menaces aussi, de te remplacer par la première venue, parce que tu patines selon lui sur de la glace bien fine : toutes ces vexations, elles laissent pas de traces. Visibles.

Il y a pas de police pour ce genre de coups, tu peux pas appeler le 911. Ils peuvent rien écrire dans leur rapport, ça serait inutile : le juge hausserait les épaules et dirait : « Au suivant ! » ou plutôt : « À la suivante ! Une autre folle ! »

Ça leur prend du concret, des yeux au beurre noir, un visage tuméfié ou brûlé à l'acide, un bras cassé, et, idéalement, que

l'homme de ta vie tue tes enfants, ou tente de t'assassiner parce qu'il t'«aimait», quelle chance tu avais sans même le savoir ! Dans tous les cas, l'idéal, c'est le sang, beaucoup de sang, pour que ça puisse faire de belles photos dans les journaux. Il y a que ça qui vend, avec le sexe et le sport, on s'entend.

Mais les crocs d'un homme dans ton cœur, ça te laisse une douleur bien pire qu'un bras cassé, même si c'est pas la joie ça non plus évidemment.

Un bras cassé, tu portes un plâtre pendant un mois, et voilà ! Le tour est joué.

Mais un cœur brisé, un cœur en mille miettes comme un biscuit soda au-dessus de ta soupe, tu fais quoi avec ?

Il s'appelle comment, le médicament ?

Et est-ce que tu guéris jamais de ça, même si tu renouvelles l'ordonnance jusqu'à ce que ton pharmacien ait fait un million ?

Avec ton pauvre petit moi.

Et ses inexplicables émois.

Je sais, il y a les psys, les amis et surtout les amies, et surtout ta meilleure amie, celle qui est la meilleure pour ton âme (moi, j'ai Fanny), mais est-ce que ça suffit ?

Je me le demande.

Je croise les doigts, stupide moi.

Parce que, sans amour, la vie, c'est quoi ?

L'autre jour, Fanny m'a dit : Freud a dit qu'un homme qui doute de son propre amour peut, et même doit douter de toute chose moins importante.

J'ai pensé : « Une femme qui aime trop, elle doute pas de son amour, elle en a à revendre, même que ça la ruine : elle doute, et c'est une maladie, de l'amour de son homme... »

Moi, en tout cas, mon amour, j'en doute pas : cet homme, je l'aime follement, je l'aime à la mort.

Je me demande seulement si je vais pas en mourir, justement, si je vais pas y laisser ma peau ou me retrouver dans une clinique psychiatrique, attachée à un lit parce que je me suis trop attachée à un homme : ça s'est vu.

Ce que j'aimerais, c'est d'avoir, comme dans *La Petite Fille aux allumettes*, le conte préféré de mon enfance, des allumettes magiques qui me permettraient de voir à travers les murs.

Surtout les murs qui entourent le cœur de mon homme.

Parce qu'ils sont comme étaient ceux d'Alcatraz mais à l'envers. Personne (ou presque : sauf dans les films et encore !) pouvait s'échapper de la célèbre prison : moi, ce dont je rêve, c'est pouvoir percer le roc pour entrer dans la prison de ma rock star.

Pour voir si j'y suis aussi. Avec lui. Ou si je suis seule. Et me fais des idées sur son amour. Que j'ai peut-être juste inventé.

Il dit qu'il m'aime, je sais, que, même, il peut pas vivre sans moi, que je suis son oxygène.

Que, sans moi, sa vie est un long carême.

Je me garde une petite gêne.

Ou pour mieux dire un petit doute.

Avant de lui ouvrir docilement les cuisses.

J'écris au lieu de prendre ma voiture.

De prendre ma voiture et de foncer à toute allure dans un mur.

Mais au dernier instant, je me souviens que je suis mère. Une mère fatiguée, qui aimerait pouvoir poser sa tête sur un oreiller pendant huit d'heures d'affilée, même trois petites heures ce serait assez, une mère qui aimerait pouvoir mettre son cerveau à *off*. Est-ce trop demander ?

J'écris parce que le fil de mon récit sera peut-être le fil d'Ariane qui me permettra de sortir du labyrinthe de ma vie amoureuse, et de m'apporter sur un plateau d'argent, ou d'or, ou de fer, même de plastique ou de papier journal, ça m'est complètement égal, la réponse à ma question «stop ou encore», «je reste ou je pars», et de la trouver avant qu'il soit trop tard.

Car je sens malgré mon courage, malgré ce qui reste de ma peau de chagrin, qu'est proche le jour où la pointe de l'ironie, de la méchanceté, deviendra la pointe d'un vrai couteau, d'un vrai ciseau : les coups de gueule seront des coups sur la gueule.

Et alors, je serai digne des nouvelles, on verra mon corps glacé sur une civière, recouvert d'un drap blanc qui couvrira mon visage de femme qui a trop aimé, mon corps mal aimé, mal baisé par un homme qui pensait juste à lui, mon corps dans un sac plastique noir, peut-être : je serai pas trop regardante du haut du ciel : je passerai en rafale sur LCN, son poste préféré. Je serai enfin plus une vulgaire *nobody* : mon *no body* assassiné en sera la preuve par A+B.

La stupide rêveuse, malgré ses innombrables déceptions amoureuses, Erica D., maintenant sans ailes, sera plus, et pourtant, par quelque énergie mystérieuse ou l'aide d'un ange, se sera envolée vers le firmament.

Et encore d'autres enfants, à côté de ceux, moins apparents, du divorce, seront orphelins, et auront plus que des souvenirs d'elle : comment elle leur souriait, comment elle leur ouvrait les

bras, leur donnait du lait au chocolat, comment elle était ravie qu'ils aient vidé leur plat ou fait leur petit caca (ça donne de grands hommes d'État, parfois): elle sera rendue au ciel pour avoir séjourné trop longtemps en enfer.

P.-S. Mais commençons par le début de ma saison en enfer! Car parfois, de la boue, on tire de l'or, d'une vulgaire pierre, on fait un diamant, et de la plus belle eau. Ensuite on constate, ravi, que tel malheur était la meilleure chose qui pouvait nous arriver. Il était juste un cadeau emballé différemment: il faut voir les choses savamment.

Avec la lampe du temps.

Si tu veux faire rire Dieu: fais un plan!

2

Stan, mon boss à la glorieuse brasserie du même nom, Chez Stan, à Joliette (on est loin, je sais, du Café de Flore à Paris, ou du Harry's bar à Venise, où je suis allée si souvent) m'a dit, alors qu'on avait un temps mort à la fin de mon quart de travail :

— La grosse, tu devrais rester après ton *shift*, tu le regretteras pas.

Et il avait un petit sourire énigmatique, celui-là même qu'il a lorsqu'il sent qu'il est en train de te prédire ton avenir. Amoureux. C'est sa spécialité. Les affaires, c'est pas vraiment son truc, même s'il a deux bars.

Je travaille chez lui depuis un an, qui m'a paru un siècle. Heureusement que le temps long te fait pas vieillir plus vite parce que, nous, les femmes, vieillir, c'est notre hantise. On peut pas avoir un ventre, et se faire pousser un petit casque de bain sur la tête (lis : avoir une calvitie galopante !) comme les hommes qui, malgré ça et autres avanies coutumières du passage du temps, poignent autant, continuent de plaire même à des filles qui pourraient être leur fille. Il y a les femmes cougars, je sais, mais bon...

Oui, je suis barmaid Chez Stan parce que le mannequinat à Montréal, c'est pas le Pérou. À Milan, je pouvais faire – et faisais souvent – 5 000 \$ pour une semaine de travail, et des fois 2 000 en une seule journée. C'est sûr que lorsque tu portes une robe Valentino de 50 000 \$, ils ont le budget qui va avec pour les filles qui font le *cat walk* sapées avec.

Ici, les robes Valentino, tu les vois surtout en photo. Dans le *Vogue* ou le *Vanity Fair*.

J'ai le physique de l'emploi, car, ayant été mannequin, je suis forcément grande puisque je fais 1 mètre 80, ma première grossesse a pas trop laissé de traces, et j'ai des seins, comme on dit, ce qui est toujours un atout dans ce métier, ou dans la vie tout court, en tout cas avec les hommes dont c'est le truc. J'ai les lèvres rouges et des yeux verts qu'on dit spectaculaires (bof), mais je sais en tout cas qu'on y voit le spectacle de toutes mes émotions, surtout l'amour et la colère, et mes pupilles deviennent sévères lorsque je sors de mes gonds. En général en raison d'un con. Ou de quelque méchanceté. Faite à un vieux ou à un enfant.

Non seulement j'ai le physique de l'emploi, mais je sais me défendre.

A: J'ai de la répartie – j'ai pas le choix avec toutes les âneries que j'entends des clients surtout quand ils ont un verre de trop dans le nez.

B: J'ai fait du *kickboxing* pendant quatre ans, pour apprendre à me défendre contre les assauts trop fréquents des hommes entreprenants.

Stan, il m'appelle la grosse, mais c'est juste de l'affection, et ça me choque pas, parce que je suis tout sauf grosse. J'ai pas beaucoup d'appétit et je cours tout le temps, étant donné mes trois occupations, sans oublier que je suis maman d'un enfant de trois ans. Et ça aussi, c'est du travail !

En plus, je fume comme une cheminée et, c'est connu, la fumée éloigne les kilos avant même que tu les vois de trop près : amicale, elle leur permet pas de devenir locataire de tes fesses.

J'ai posé la question :

— Pourquoi je devrais rester après mon *shift*, Mick ?

Dans son cercle d'intimes, Stan, on l'appelle Mick, parce que, à 20 ans, il ressemblait à Mick Jagger. Il a même gagné un concours de sosie.

Il y avait pas foule, et, par conséquent, je ferais pas *full cash* en pourboire. Mais il y avait peut-être un membre du *staff* qui lui avait posé un lapin. Il m'a expliqué :

— Parce que j'ai convaincu Billy Spade de venir faire un tour ici ce soir.

— D'aucune façon je reste pour ça, Stan. Je décolle en taxi.

— Je te suis pas, qu'il a dit, étonné par ma réaction, avec son visage d'adolescent même à 45 ans, ses longs cheveux châtain et ses yeux noisette presque toujours amusés.

— Le père de Guillaume avait des *posters* de lui partout, ça nous servait de tapisserie. Moi, j'en aurais fait du papier de toilette, si j'avais pu. Et il écoutait tous ses disques. Alors j'ai déjà donné. Tu l'appelles, ce taxi ?

— Mais pourquoi tu donnes pas une petite chance au destin ?

— Le destin, il fait pas toujours à sa tête ? Tu penses vraiment qu'on peut l'influencer ? Si on pouvait, il me semble qu'il s'appellerait plus le destin, non, mais plutôt le hasard et même encore.

— Eille, as-tu fumé, toi ?

— Oui, mes Export A régulières. Et pour ton *blind date* patenté, je peux pas, ma mère garde Guillaume jusqu'à 8 heures seulement.

Il jetait pas l'éponge si aisément.

— Dis-lui que tu as eu un contretemps !

Un contretemps...

On dirait que j'ai juste ça, dans ma vie. Depuis quelque temps. J'ai dit :

— Une autre fois peut-être.

Il a dit, avec un air encore plus énigmatique, en vrai Nostradamus de Joliette :

— Une autre fois, il va peut-être être trop tard. Le destin frappe pas deux fois à la porte.

— Il est pas facteur.

— C'est ta vie.

Mon *shift* terminé, j'ai fait ma caisse qui était pas faramineuse. Les temps étaient durs, comme chaque fois en janvier. Les gens ont trop dépensé à Noël, se croyant moins pauvres qu'ils le sont. En plus quand il fait -30 dehors, un mardi soir, tu trouves mieux à faire : surtout s'il y a un match de hockey à la télé.

J'ai dit, désolée, et je suis sortie fumer une cigarette en attendant le taxi.

3

Je sais, je devrais pas fumer, mon médecin m'a dit que chaque cigarette était un clou de plus dans le cercueil de mon cœur. Mais justement, je fume parce que j'ai des problèmes... de cœur !

J'ai éteint ma première cigarette avec le talon de mes hautes bottes de cuir qui me valent des pourboires, comme mon sourire, et mon décolleté aussi, bien sûr. J'en ai allumé une autre. Chaque fois (ou presque) que j'allume, je me dis c'est la dernière fois (ou presque), en plus ça coûte les yeux de la tête et c'est pas bon pour la peau mais j'ai trop de stress.

Le taxi arrivait pas. J'ai regardé l'heure. Ça faisait dix minutes que je faisais du surplace dans l'air glacial du soir. J'ai rappelé chez Taxi Diamond mais la ligne était occupée. J'ai pesté. Ils ont juste une ligne ? Ils savent pas que je poireaute comme une conne dans le froid et que mon bébé m'attend ?

Je me suis dit : je vais aller me réchauffer quelques secondes dans le bar. Je me suis retournée un peu vivement, j'ai brisé mon talon gauche. Ce sont de vieilles bottes, je sais, mais quand même. J'ai boité en direction du bar. Je m'apprêtais à en ouvrir la porte quand mon taxi est enfin arrivé.

J'ai soupiré de soulagement. Stupidement. C'était pas mon taxi ! Il déposait seulement un client. Je me suis dit c'est pas grave. Je suis pas regardante, ce taxi-là ou un autre. J'ai fait un signe en sa direction. Il m'a ignorée. Coudonc ! que je me suis dit, c'est pas ma soirée !

J'ai couru du mieux que j'ai pu, avec mes bottes à un seul talon, vers ce taxi à la con. Et je gueulais comme un putois en

levant le doigt. L'index. Ensuite, comme le chauffeur allait pas gagner l'Oscar du taxi le plus poli, je lui ai montré mon majeur. Parce qu'en plus il a fait crisser ses pneus. J'ai dit : *Christ!* Pardon, doux Jésus, de te manquer ainsi de respect par un stupide soir froid de février. Mais c'est quand même lui qui a commencé. Le client a toujours raison, non ?

J'ai appelé Taxi Diamond, qui était supposé m'avoir envoyé une voiture. Ils m'ont enfin répondu. Je me suis dit : *yeah!*

Mais ils m'ont aussitôt mise en attente !

Fuck!

Je D-É-T-E-S-T-E me faire mettre en attente. Pas juste parce que je suis impatiente, mais on dirait que je suis en attente depuis que...

Depuis que je suis née, quasiment.

Quand la répartitrice a enfin redit, « Taxi Diamond, comment puis-je vous aider ? », la pile de mon cellulaire m'a laissé tomber. J'ai dit *fuck*, je le crois pas, plus malchanceuse que ça, ça se peut juste pas. J'ai pas eu d'autre choix que de rentrer au bar.

Alors il s'est passé quelque chose que j'avais pas pu prévoir. Je me suis dit c'est peut-être vrai qu'il y a un destin.

Parce que si le taxi était arrivé, si la madame de Diamond m'avait pas mise en attente et que mon cell m'avait pas laissé tomber, si j'avais pas brisé le talon gauche de ma botte et, pragmatique à souhait, arraché le deuxième, ma vie aurait pas pris un tournant complètement inattendu.

4

J'étais à peine entrée, que je l'ai vu.

Billy Spade.

Oui, le célèbre chanteur rock, que tout le monde acclame, qui fait flipper et mouiller ses fans tous azimuts, au Zénith à Paris, au Ceasar Palace à Vegas au Madison Square Garden à New York. S'il y a une hésitation dans la salle, il fait mécaniquement un savant mouvement de hanche ou déchire sa chemise ou alors il boit une gorgée de bière ou de vodka, et il fait aussitôt un tabac.

Il était assis à une table au milieu de la brasserie, et il y avait quatre filles qui l'entouraient, des admiratrices sans doute car elles riaient, gloussaient, s'arrangeaient les cheveux, et touchaient ses bras, abondamment tatoués.

Il y en a même une, une blonde platine fardée au max qui lui jouait dans les cheveux. Qu'il a blonds, abondants et gominés. Ils sont peignés vers le haut, pour le grandir visiblement, car il est pas très grand, en tout cas de loin : je l'avais pas encore vu de près.

Il y avait un type assis à la même table, j'ai su après que c'était son agent, Paul Morand, et aussi son ami, son directeur spirituel, son souffre-douleur, son serveur de bière, son *pusher* et son rabatteur de gibier féminin, tout, quoi !

Stan, debout à la table, s'est tourné dans ma direction, puis il a échangé quelques mots avec Billy, qui a regardé son imprésario puis m'a toisée.

Nos regards se sont croisés.

Et mon âme, on dirait, s'est envolée vers lui.

Comme si j'attendais depuis toujours cet instant.

Magique.

Coup de foudre, vous dites ?

Je voyais plus que lui, et lui voyait plus que moi, et les groupies stupides autour de lui sont devenues en un instant autant de femmes invisibles, et ça m'a plu.

Une femme aime pas partager son mec, à moins qu'elle partage en cachette le lit d'un autre mec.

Surtout que, moi, je suis loyale en amour.

Quand je donne mon cœur à un homme, je lui donne aussi la clé de mon sexe, de ma vie, alors les autres hommes peuvent pas entrer.

Ensuite, Billy Spade a fait une extravagance comme tu vois seulement dans un film, mais sa vie en était un.

5

Je sais pas s'il était ivre ou *stone* (peut-être les deux, je le connaissais pas encore assez pour savoir la différence de ses états d'âme ou plutôt de corps!), mais il est monté sur la table à laquelle il était assis, devant les regards d'abord éblouis des connasses qui croyaient cette folie pour elles, puis dépitées de voir leur navrante destinée.

Les clients de la brasserie aussi étaient sidérés, parce que Billy marchait sur leur table sans leur demander leur avis. (Les privilèges de la célébrité sont immenses : même un idiot, une brute, s'il est riche et célèbre, les gens le toléreront.)

Marchait comme un beau fou d'amour blond d'une table à l'autre, ivre sans doute, mais habile quand même en son audacieuse expédition jusqu'à moi.

Et moi, au début, interloquée, je souriais.

Je souriais et me demandais où il allait comme ça, comme un oiseau de nuit qui sautait de branche en branche, et je mettais ma main inquiète sur ma bouche en me disant il va se casser le cou, le pauvre petit chou.

Puis comme je voyais bien que c'était vers moi qu'il venait, mon sourire s'élargissait. Car il me semblait qu'il venait à moi comme s'il me chantait *Je reviens te chercher*, tremblant comme un jeune marié... air démodé, je sais, mais on se refait pas. Et ça me plaisait, forcément, même que ça me mettait le cœur à l'envers : car si c'était vrai?

Ensuite, je me suis mise à rire.

J'ai même eu un fou rire.

Pourtant, mon cœur palpitait à en faire mal.

Je suis redevenue sérieuse, infiniment sérieuse lorsque, avec une chance ou une adresse qui défiait toute logique, et applaudi par de plus en plus de clients – enfin ce qu'il y avait de clients à cette heure et à cette époque de l'année –, il est arrivé à la table devant moi, et a sauté comme un chat.

Ensuite, il s'est agenouillé à mes pieds, a retiré illico une des deux bagues de sa main gauche. Il m'a demandé, et j'avais jamais vu homme aussi sérieux, et en plus, je te jure, il tremblait comme un gamin, il avait l'air de tout, sauf d'une rock star, et ça le rendait encore plus follement séduisant, car rien me plaît davantage que la vulnérabilité chez un vrai mâle :

— Est-ce que tu veux passer le reste de ta vie avec moi ?

Pour me donner une contenance, j'ai regardé la bague, une tête de mort, assez *heavy metal* ou culte sataniste, merci ! Ça m'a fait drôle. J'étais pas sûre de trouver ça de circonstance, sauf s'il voulait me dire qu'il m'aimait à la mort, et j'ai dit :

— T'as pas acheté ça chez Tiffany.

Il a souri, a répliqué :

— Alors tu dis oui ?

6

Je lui ai rendu sa bague, j'ai plissé les lèvres :

— Non, je dis non. Mais je prendrais peut-être un cognac avec toi.

Il a paru ravi, malgré la rebuffade. Il aimait ma froideur, ou en tout cas mon sang-froid, je crois. Il était probablement pas habitué à ça de la part des femmes. Il s'est relevé, a remis sa bague.

Il m'a pris par la main, égal à lui-même dans son romantisme, et m'a entraînée vers la table voisine de celle de son agent. J'avais la curieuse et inexplicable impression que je marchais non pas vers l'hôtel, comme tant de clients de Chez Stan auraient aimé faire avec moi, mais vers... l'autel !

Celui dont je rêve depuis mon adolescence et dont j'ai toujours été privée par quelque malchance par le Ciel envoyée. Quétaine, je sais. Au moins je l'admets alors que bien des femmes modernes auraient honte d'avouer ce désir caché et... inavouable en notre siècle de philosophie préfabriquée.

Stan souriait. Il avait de toute évidence vu juste une fois de plus, au sujet du couple inévitable que je formerais avec Billy.

Quand t'es doué...

Les groupies, elles, avaient l'air hyper défaites. Moi, ça me faisait un petit velours. Même un gros. Surtout en avisant la déconfiture de la blonde platine qui aurait pu mettre sa photo sur l'American Express. Platine. S'ils avaient pas craint de faire peur à leurs clients haut de gamme, encore que les clients haut

de gamme, quand je travaillais à Milan pour Elite, ils étaient pas toujours haut de gamme quand ils voulaient te sauter, ils te proposaient plus souvent la salle d'essayage ou même les W.-C. que le Ritz. La fausse blonde finie m'a lancé un regard de *bitch*. Je l'avais *seizée*.

Billy a commandé, de sa voix rauque de fumeur invétéré :

— Deux cognacs ! Sandy.

Il connaissait déjà la serveuse par son petit nom. Ou alors il était pas à sa première visite à la brasserie de Stan, ce qui était plus probable.

Il s'est ravisé et a dit :

— Du champagne, à la place !

Il s'est tourné vers moi et a ajouté :

— À moins que tu aies des objections...

— As-tu déjà rencontré une femme qui dit non aux bulles ?

Il s'est contenté de sourire. Puis a lancé d'une voix encore plus forte :

— Stan, ton meilleur champagne !

Le Nostradamus de Joliette s'est amené, embarrassé, a expliqué, sous le regard attentif de la serveuse Sandy :

— Mon meilleur champagne, c'est du Codorniu. J'en servais même pas à ma belle-mère qui me tape royalement sur les nerfs.

— *Fuck!* a jeté Billy.

Il s'est ensuite tourné vers son agent, a jappé, comme s'il venait de le surprendre à faire la gaffe du siècle :

— Paul !

— Oui, Billy, a dit l'imprésario d'une voix soumise, pour pas dire terrorisée.

— Va chercher du champagne à la SAQ d'en face !

— Du champagne, oui, d'accord, boss, mais as-tu des...

— Des quoi ?

— Ben, la dernière fois que j'ai vérifié, le champagne, il le donnait pas à la SAQ.

— Tu le déduiras sur mon chèque de paye, ça sera ça de moins que tu me voles.

Son agent a esquissé un sourire humilié.

Billy s'amusait de toute évidence. Je l'ai contemplé un instant. Il avait les yeux très bleus et très clairs, et assez vitreux. Quand il me regardait, ça me faisait une drôle d'impression. Une sorte de trouble. Comme si ça m'allait droit au cœur. Je l'entendais même battre dans ma poitrine, mon cœur, comme si quelque chose de très important était en train de se passer dans ma vie. La chose la plus importante qui pouvait se passer. Je le trouvais tellement beau. Un vrai dieu. Mais surtout, oui, surtout, je sentais que c'était LUI.

Oui, LUI : l'homme de ma vie.

J'ai noté qu'il avait une cicatrice sur la joue droite, j'ai eu envie de lui demander comment il se l'était faite mais j'ai pas osé. Des fois que ça lui rappellerait un souvenir embarrassant ou l'obligerait à des confidences sur un de ses traits de caractère. Qui serait lié, comme par un incroyable hasard, aux marques et aux croûtes qu'il avait sur les jointures.

J'ai voulu le déstabiliser, et j'ai réussi quand je lui ai demandé, comme si j'avais jamais entendu parler de lui et qu'il était un obscur inconnu :

— Tu fais quoi dans la vie ?

— Ben, je chante, qu'il a dit, visiblement pas habitué à cette question.

— Ah bon ! c'est formidable. Écoute, il faut croire à ses rêves, même quand on a plus 20 ans. Un jour, tu sais jamais, tu vas peut-être devenir une vedette. Et moi, je pourrai dire, j'ai bu un cognac avec lui, ou plutôt, excusez-moi, du champagne.

Il m'a regardée, il savait pas si je plaisantais ou pas.

— Tu arrives de quelle planète ?

— Comme toutes les femmes : de Vénus. Toi, tu viens de la planète des singes ou quoi pour poser des questions stupides comme ça ?

Il est vrai qu'il fait sinon singe du moins un peu orang-outan, ou Cro-Magnon si tu veux. Un peu beaucoup même. Mais moi, les mâles alpha, j'ai toujours aimé ça. Les hommes roses, je suis pas capable. Je dis pas qu'il en faut pas, mais je les ai toujours laissés à la compétition, et je m'en suis toujours bien portée. Ou peut-être pas, à la vérité.

Il a pas eu le temps de répondre, Billy Spade, dont la pointe amoureuse entraînait dans mon cœur comme un glaive, car une groupie est arrivée et s'est complètement moquée qu'il soit assis avec moi. Elle lui a demandé – et elle avait l'air de mouiller :

— Oh ! monsieur Spade, est-ce que je peux avoir votre orthographe ?

Orthographe !

— Je te le signe sur quoi, beauté, mon *or-tho-gra-phe*? Et je m'arrête à quelle lettre?

Il avait noté l'ignorance de son admiratrice, et se payait sa tête sans même qu'elle s'en rende compte.

Elle aurait sans doute été *game* de recevoir la divine signature de son dieu sur un sein (qu'elle lui mettait littéralement dans la face), mais elle a sorti un calepin, Billy Spade a griffonné Billy Spade dedans. La groupie a tout de suite embrassé la page immortalisée, j'ai vu la trace stupide de ses lèvres qui avaient trop de rouge, puis elle a dit les yeux brillants :

— Est-ce que je peux prendre un *selfie* avec vous?

Ça finissait plus!

Pour toute réponse, Billy s'est levé, la fille touchait plus le sol, elle a sorti son cell, l'a laissé tomber tant elle était nerveuse, l'a ramassé, a fait un sourire embarrassé, a arrangé ses cheveux deux fois plutôt qu'une, s'est collée sur Billy, mais ça a pris une éternité avant qu'elle puisse prendre son foutu *selfie* parce que ses mains tremblaient trop. Billy m'a regardée et a levé les yeux vers le plafond en voulant dire qu'il trouvait ce cirque ridicule. Ça m'a plu, cette complicité entre nous, comme si on était déjà un couple!

La groupie est repartie. Une pause, puis j'ai ajouté, poursuivant mon travail de catapulte morale, pour faire une brèche dans la citadelle de son cœur :

— Billy Spade : ça t'arrive souvent de te faire passer pour lui?

Billy m'a regardée, il savait pas quoi dire, je le déstabilisais vraiment, ses groupies devaient pas lui parler comme ça ni les

femmes habituelles de sa vie, s'il en avait. Il me trouvait culottée, brûlait visiblement d'envie de m'arracher ma culotte. Je marquais des points, en somme.

— Tu veux que je te montre mon permis de conduire ?

— Si ça t'amuse.

Il l'a cherché, l'a pas trouvé, il l'avait pas sur lui, il conduisait jamais, de toute façon. Il avait l'air con. C'est ce moment qu'a choisi Paul Morand pour arriver avec la bouteille de champagne. Du Veuve Cliquot.

Veuve...

J'ai eu un mauvais feeling.

À l'aube d'un amour, grand ou pas, ça sonnait mal.

Comme si ça préfigurait mon histoire avec Billy.

Qui a aussitôt apostrophé son agent, pas parce qu'il avait les mêmes craintes superstitieuses que moi, mais pour lui dire :

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— J'apporte la bouteille de champagne, comme tu m'as demandé.

— Qu'est-ce que tu penses qu'on va faire avec une seule bouteille ? On va même pas pouvoir se rincer la bouche. Va tout de suite en chercher une autre !

— Oui, d'accord, Billy.

Il lui avait parlé comme s'il était son petit chien, son esclave. Je trouvais ça surprenant, pour pas dire irrespectueux : c'était peut-être juste son sens de l'humour bien particulier.

Billy a aussi dit à son agent :

— Mais avant que tu y ailles, une question : je suis qui ?

— Elvis Presley, mon meilleur client et mon ami, dans l'ordre que tu voudras.

Pas la réponse qu'il voulait entendre visiblement. Il voulait qu'il lui dise devant moi qu'il était Billy Spade. Mais son imprésario était déjà reparti.

— Tu lui parles toujours comme ça, à ton chihuahua ?

— Chihuahua... a rigolé Billy.

Il aimait le baptême improvisé. Il a expliqué :

— Je sais pas ce que je ferais sans lui, il y a juste des vautours autour de moi.

— Peut-être parce qu'il y a trop de cadavres.

— J'y avais jamais pensé, a-t-il admis, et il avait l'air étonné par cette logique pourtant simple.

Je venais de marquer un autre point. Je le lisais dans ses yeux qui me regardaient avec un étonnement ravi. Je pense que je lui plaisais de plus en plus. J'étais pas juste une belle fille. J'avais aussi la tête sur les épaules.

Billy a semblé réfléchir, et il a ajouté :

— Si moi, je suis Elvis ; toi, tu vas être ma Priscilla.

Stupidement, même si c'était de toute évidence une plaisanterie, j'étais déjà d'accord avec ça, ce projet, cette alliance.

Est-ce que je lui plaisais parce que je l'irritais ? Ou ça l'irritait que je lui plaise, car j'avais déjà un certain empire sur lui, et un homme de sa race veut pas laisser un pouce à personne, et surtout pas à une femme ?

Je suivais peut-être sans le savoir le conseil de mon adorable prof de *kickboxing*, Ming (son père l'avait ainsi prénommé parce qu'il était un fan fini de Bob Morane et de l'Ombre jaune, le patibulaire Monsieur... Ming!) qui était versé en philosophie orientale et nous enseignait les trucs de *L'Art de la Guerre* de Sun Tzu. Style, quand ton ennemi est supérieur, fuis! C'est peut-être ça que j'aurais dû faire avec Billy parce que son narcissisme infini lui donnait un avantage déloyal sur mon romantisme fini. Si ton ennemi est contrarié, irrite-le! S'il est ton égal, combats!

Un combat d'égal à égal, c'est ce qu'on veut, non, dans la guerre des sexes?

Mais un combat d'égal à égal entre Erica D., mannequin international à la retraite prématurée, monoparentale à temps plein, et barmaid par obligation et avec dérisoire compensation, infirmière étudiante, conduisant un PT Cruiser qu'on devrait peut-être appeler «Petit Loser», contre Billy Spade, objet de toutes les adulations, vedette rock bardée de *cash*, roulant carrosse ou plutôt Mercedes 650 que du reste il conduit jamais étant donné son ivrognerie, est-ce possible, sauf dans les contes de fées, et plus spécialement dans *Cendrillon*?

Et, surtout, est-ce que ça peut connaître une fin heureuse?

Un mâle alpha, quand tu l'irrites, en tout cas au début quand il t'a pas encore eue, ça lui plaît parce que tu lui résistes. Billy savait pas comment me prendre, pouvait jamais deviner ce que je lui dirais. En passant, je sais pas comment je pouvais lui dire des choses pareilles. J'ai le sens de la réplique, je l'ai dit, mais j'avais un trac fou. J'ai posé la question :

— La bouteille de champagne, on va la regarder longtemps?

Il a crié :

— Stan, deux coupes!

Stan a donné des instructions à Sandy.

Les coupes de champagne sont apparues avec un seau à glace. Billy a pas pris la peine de mettre le champagne au frais (il l'était, de toute manière), a fait sauter le bouchon, a versé le magique liquide blond. Il a pas voulu qu'on boive notre première gorgée comme tout le monde, il a préféré qu'on entrecroise nos bras. J'ai aimé. Ça a fait que je me suis rapprochée de lui, forcément.

J'ai senti son parfum, mais aussi une odeur de vodka et de cigarette. Il avait fumé et bu. Mais ça, je m'en doutais. Quel homme sobre se presse vers toi en marchant sur les tables, même s'il vient de subir le plus grand coup de foudre du monde ?

Qui a bu boira. Billy, la dégustation, même des plus grands crus (mais il en buvait pas, en tout cas pas sous mon règne), il connaissait pas. Ou alors il voulait me défier. Il a fait cul sec avec sa coupe de champagne. Je l'ai regardé droit dans les yeux (bleus comme le ciel mais aussi, orangeux comme le ciel) et j'ai fait la même chose, mais j'ai conclu à la russe, en plus : j'ai jeté ma coupe derrière moi.

J'ai vu dans ses yeux qu'il aurait aimé faire la même chose, je veux dire être le premier à le faire. Il se délectait. Il a lancé sa coupe par terre avec assez de violence. Elle a volé en éclats, comme mes résistances, il me semble. Il faudrait que je cache encore mieux mon jeu.

Mais le vent de l'aventure soufflait – et soufflait fort – est-ce que je pourrais y résister ?

Mon cœur battait fort. Et moi, je faiblissais.

Il y a si longtemps que j'attendais cet instant, il me semblait que j'avais enfin commencé à vivre. Billy a crié :

— Stan !

Stan, qui avait été témoin de la scène, et qui maugréait en constatant les dégâts, a fait signe à Sandy d'apporter d'autres coupes.

— T'as peur de quoi? que je lui ai dit. Tu bois jamais à la bouteille?

J'ai pris la Veuve Clicquot par le col, et j'en ai bu une grande rasade. Puis j'ai posé assez brutalement la bouteille sur la table devant Billy. Il semblait ravi. Il s'est emparé à son tour de la bouteille, préférant la prendre par le cul (un vrai homme, quoi!) et l'a vidée d'un seul trait.

Il y a des bulles dorées qui lui coulaient sur la poitrine, qu'il avait magnifiquement développée, de quoi vouloir s'en servir comme oreiller pour toutes les nuits de ma vie. J'ai aussi remarqué ses biceps (de vrais biceps de rêve), qu'on pouvait voir parce que, comme presque tous les hommes qui vont au gym, il pouvait pas résister à la tentation de montrer le résultat de ses vaillants efforts, donc il portait un t-shirt à manches courtes, et une petite veste sans manches (pour la même raison ci-haut savamment révélée) même en plein milieu de l'hiver, ça te montre juste la puissance de la vanité. Ou du désir de plaire.

Les biceps sont aux hommes ce que les seins sont aux femmes. *If you have it flaunt it.* Traduction libre: si tu en as, montre-les! Surtout quand pour les avoir tu as sué sang et eau ou payé le gros prix en chirurgie!

Billy a reposé brutalement la bouteille vide sur la table comme j'avais fait. Son imitation de mon petit moi m'a fait le plus grand bien. Il jouait déjà avec moi le jeu subtil et inévitable des miroirs. Que tous les amoureux du monde jouent ensemble, en tout cas dans les débuts. On se trouve sans cesse des ressemblances, on

note, émerveillé, qu'on est l'image même de l'autre, qu'il est notre image. Peut-être parce qu'on peut jamais aimer personne d'autre que soi-même, et c'est pour ça qu'on passe sa vie seul.

7

L'agent est arrivé avec la deuxième bouteille, en même temps que Sandy avec les coupes de champagne. La mise en scène prenait forme, dans la pièce de théâtre de mon amour fou.

Serait-ce une comédie ?

Une tragédie ?

Comment savoir ?

Qui possède une boule de cristal qui dit vrai, et pas seulement ce qu'on veut entendre comme nous le dispensent par demi-heure tarifée les grandes diseuses de bonne aventure que tu trouves dans les petites annonces ?

— T'étais où ? a demandé un peu sèchement Billy.

— Ben, parti chercher le champagne.

— Qu'est-ce qui t'a pris tant de temps ? a dit Billy en tapant sur sa montre, avec une certaine violence, mais sans danger parce que c'était visiblement pas une délicate Piaget à 2 000 \$, juste une grosse montre noire comme le poème de sa vie (il avait de la suite dans les idées ou en tout cas dans les goûts) que, même si tu la laisses tomber, elle t'en veut pas et te donne encore l'heure : un amour de montre, quoi !

J'étais pas trop certaine s'il était vraiment fâché ou jouait juste un jeu.

C'était jamais facile de savoir avec lui.

Dans les débuts.

Au milieu.

Et à la fin. Surtout.

— Ça m'a pris juste dix minutes, a protesté l'agent que Billy trouvait lent, ou faisait semblant de trouver lent.

— Ça va, laisse faire ça !

Paul Morand restait là sans rien dire.

— T'attends quoi ? La deuxième venue du Christ ? lui a jeté Billy.

— Euh, non. Je me demandais juste si tu avais besoin de quelque chose d'autre.

— J'ai besoin de solitude.

— De solitude ?

— Oui, de solitude à deux. Je viens de rencontrer la femme de ma vie.

— Madame la femme de la vie de Billy Spade, enchanté d'avoir fait votre connaissance, qu'il a dit en me tendant la main, non sans esprit, et avec, je crois, une certaine ironie, car il semblait pas croire que je puisse être la femme de la vie de Billy Spade, comme si pour lui c'était une hérésie.

— Euh, enchantée moi aussi.

— Tu me dis quand tu as besoin de la Mercedes.

Il a tiré sa révérence.

Billy Spade dodelinait la tête.

— Je l'adore. Je sais pas ce que je ferais sans lui.